R.É.L. 92 (2014)
6

II

UNE ÉNIGME ARITHMOLOGIQUE DE MARTIANUS CAPELLA (VII, 729)

par Adrien Lecerf
École Pratique des Hautes Études

Au livre VII, § 729 des *Noces de Philologie et de Mercure*, Martianus Capella décrit ainsi l'entrée en scène d'Arithmétique :

> *Quae mox ingressa septingentos decem et septem numeros complicatis in eos digitis Iouem salutabunda subrexit. Tum Philosophia, ut Tritonidam propter astabat, quid numero tali Arithmetica intulisset exquirit. Cui Pallas : « Proprio », inquit, « Iouem nomine salutavit ».*
>
> « Elle n'était pas plus tôt entrée qu'elle composa en pliant ses doigts le nombre 717, pour saluer Jupiter. Philosophie, qui se tenait près de la Tritonide [*sc*. Athéna], demande alors ce qu'Arithmétique avait laissé entendre par un tel nombre. Pallas lui répondit : "Elle a salué Jupiter par son nom propre" ».

Dans son édition du Livre VII pour la C.U.F. [1], Jean-Yves Guillaumin fait le point sur les solutions proposées à ce casse-tête. La meilleure solution proposée jusqu'ici, celle de Jean Scot Érigène reprise par Rémi d'Auxerre [2], est ἡ ἀρχή, dont la valeur numérique en grec est précisément 717. D'autres solutions imposent de corriger le nombre indiqué [3], ce qui ouvre toutefois la voie au plus grand arbitraire, puisque les manuscrits ne donnent pas ici de variantes notables.

J.-Y. Guillaumin, qui compare notre texte à deux autres énigmes similaires dont la solution est considérée comme sûre par le consensus des savants [4], note justement que la présence de l'article est ici gênante. À cela

1. Martianus Capella, *Les Noces de Philologie et de Mercure, Livre VII, L'Arithmétique, texte établi et traduit par Jean-Yves Guillaumin*, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 63-65. Je tire les textes de Martianus de cette édition.

2. Le texte des commentaires d'Érigène et de Rémi est désormais repris de façon commode dans Scoto Eriugena, Remigio di Auxerre, Bernardo Silvestre e Anonimi, *Tutti i commenti a Marziano Capella: testo latino a fronte, presentazione di Giovanni Reale, introduzione, traduzione, note e apparati di Ilaria Ramelli*, Milan, Bompiani, 2006. Les pages concernées sont les p. 427 (Érigène) et 1406 (Rémi). La solution d'Érigène est acceptée par W. H. Stahl, *Martianus Capella and the Seven Liberal Arts*, vol. II, New York-Londres, Columbia University Press, 1977, p. 257.

3. Ainsi U. Fr. Kopp (*Martiani Minei Felicis Capellae, Afri Carthaginiensis, de Nuptiis Philologiae et Mercurii et de septem artibus liberalibus libri novem ... edidit Ulricus Fridericus Kopp*, Francfort, 1836), qui écrit p. 581 : « Putaveram quondam pro CCCCCCCXVII legendum CCCCCCXII, ut sit ζεῦς [*sic*], aut minori mutatione DCCXVI, ut sit χαῖρε », mais finit par se rallier à la solution d'Érigène.

4. *Nupt*., II, 102 (nom de Mercure équivalant à 1218 = Θωύθ) et 104 (nom de Philologie équivalant à 724 = Φιλολογία).

s'ajoute que ἡ ἀρχή n'est pas un *nomen proprium* (κύριον ὄνομα), mais une désignation symbolique, renvoyant à Jupiter comme « principe » de toutes choses, avec un accent hénothéiste. Sous ces deux points de vue, la suggestion d'Érigène introduit donc un élément d'étrangeté.

Une autre solution ancienne a été reprise récemment : *Φθής (500 + 9 + 8 + 200), le nom du dieu égyptien Phtha [5]. Cette solution répond aux deux critiques susdites, et on peut ajouter qu'elle se marie bien avec les préoccupations ésotériques de Capella, désireux de faire des allusions d'initié aux cultes orientaux [6] ; mais on doit considérer comme décisive, à mon sens, l'absence totale d'attestation de la forme Φθής dans les textes anciens [7]. La forme la plus proche qui y soit présente est Φθάς : encore apparaît-elle dans un contexte bien particulier [8].

Nous voudrions proposer, en guise de solution alternative, le nom *Diespiter*. La translittération grecque que nous proposons de ce nom, *Διεσπιτήρ, répond au critère minimal qu'est l'isopséphie avec le nombre 717 :

δ 4 ι 10 ε 5 σ 200 π 80 ι 10 τ 300 η 8 ρ 100 = 717.

D'autres arguments peuvent être avancés. Tout d'abord cette solution est valide au regard des deux critères énoncés ci-dessus : c'est un nom propre, et il n'a pas l'article. Il s'agit bien, également, d'un nom de Jupiter (de même que Thot est le Mercure égyptien et que Φιλολογία correspond de façon plus

5. U. Fr. Kopp, *Palaeographica critica* III, Mannheim, 1829, pp. 279-280 ; cf. Ch. O. Tommasi, *The Bee-Orchid*, Naples, M. D'Auria, 2012, p. 224-226. Je remercie J.-B. Guillaumin d'avoir porté à mon attention cette solution.

6. Ainsi dans la solution de l'énigme de Mercure en II, 102 (sur l'aspect ésotérique du nom Θωύθ, cf. L. Lenaz, *De Nuptiis Philologiae et Mercurii Liber secundus*, Padoue, 1975, p. 7, n. 14) ; dans celle du trigramme contenant le nom secret du Soleil en II,193 (probablement ΦΡΗ, nom copte et magique du Soleil, comme le pense Ch. O. Tommasi, *op. cit.* [n. 5], p. 225, suivant Kopp) ; et en II, 205, allusion aux doctrines secrètes des *Oracles chaldaïques*. On doit toutefois noter qu'en II, 102 Martianus avait explicitement indiqué que la solution de l'énigme était à chercher du côté des Égyptiens (le nom secret est *per sola Aegyptiorum commenta vulgatum*) : ce n'est plus le cas dans notre texte.

L'équivalence Phtha = Jupiter pourrait se justifier sur la base de la nature souveraine et démiurgique de ces dieux, comme le veut Ch. O. Tommasi, *op. cit.* [n. 5], p. 225-226, n. 156. Mais force est de constater que Phtha n'est pas la première divinité égyptienne qu'on associerait naturellement à Jupiter : on songerait plutôt à Ammon, Ra ou Osiris/Sarapis.

7. La méthode suivie par U. Fr. Kopp (*op. cit.* [n. 5], p. 279-280) est plaisante : « *quapropter equidem primum in Aegyptiacum* Φθας *incidebam, quod numen deorum omnium, quos reverebantur, patrem et principem Aegyptii perhibebant ... Nam sola in hoc nomine litera* A *cum* H *commutanda erat : quo facto* ΦΘΗΣ *exactum illum numerum conficiunt* » ! Les explications données pour ce changement sont fort ingénieuses mais, je le crains, hors de la portée d'un auteur latin, fût-ce Capella.

8. Aelius Hérodien, *De prosodia catholica* 14, p. 399.18 et 410.18 Lenz (ainsi que d'autres grammairiens) ; *Souda*, Φ 477 et Arsénius, *Ἰωνίας Συνθήκη*, p. 87.5-6 Walz ; ps.-Plutarque, *De proverbiis Alexandrinorum* Fr. 23, p. 13.6 Crusius (source apparente de la *Souda* et d'Arsénius). On notera qu'il est difficile de croire que Martianus ait pu trouver dans un quelconque de ces textes une forme de Φθά avec ς final. Par ailleurs, la cohérence de ces références autour de la forme Φθάς semble donnée par le souci, tout grammatical, de distinguer φθάς participe aoriste de φθάνω et Φθάς *nomen proprium* (Hérodien, par exemple, le lie à d'autres substantifs monosyllabiques en άς : Ζάς, Πράς, κράς) : nous sommes donc bien loin de l'allusion théologique voulue par Capella. Notre critique est donc triple : 1) comment expliquer l'emploi d'une forme *Φθής, non attestée ? 2) Comment expliquer l'emploi d'une forme en ς final, puisque celle-ci semble circonscrite à des milieux très précis ? 3) Plus simplement encore, pourquoi ne pas avoir employé la forme Φθά ou Φθᾶ, beaucoup plus répandue et présente notamment dans les milieux néoplatoniciens susceptibles d'avoir influencé Martianus (Jamblique, *Réponse à Porphyre (De Mysteriis)*, p. 195.20 Saffrey-Segonds ; Porphyre, Fr. 360F Smith, l. 11 = Eusèbe, *Praep. Ev.* III, 11, 46) ? À l'inverse, la forme Θωύθ proposée comme solution de l'énigme de II, 102 est bien attestée dans les textes anciens.

évidente encore à *Philologia*). Diespiter est attesté notamment par Varron, *L.L.* V, 66 ; Horace, *Carm.* I, 34, 5 ; Aulu-Gelle, *Noct.* V, 12, 5 ; et, plus près de Martianus, par Macrobe, *Sat*. I, 15, 14 ; Servius, *Aen*. IX, 567 ; Prudence, *Symm.* II, 860 (on en notera donc la vogue antique tardive). Il connaît aussi plusieurs occurrences dans l'*Adversus nationes* d'Arnobe [9]. Il s'agit d'un nom relativement rare, donné par Varron comme un *antiquius Iovis nomen*, ce qui correspond bien à l'esprit encyclopédique de l'œuvre de Capella (voir, dans le contexte, l'appellation de « Tritonide » pour Minerve, ou encore les informations données sur la religion étrusque [10]). Outre ce motif, on peut également noter que *dies* se rapproche des formes déclinées de Ζεύς (Δία, Διός, Διί) : l'emploi du nom Diespiter pour un exercice d'arithmologie *grecque*, chose en soi incongrue, trouve ainsi une forme de justification. Je considère, dans sa translittération grecque, que le second *e* équivaut à Eta par analogie avec πατήρ, analogie qui devait s'imposer naturellement à un Ancien versé dans les deux langues, tel Capella. Aucune transcription grecque ancienne de Diespiter (ou de Jupiter [11]) susceptible de trancher ce point ne nous a semble-t-il été conservée [12]. Il s'agirait d'une originalité de Capella, transcrivant en arithmologie grecque un théonyme latin, comme il l'a fait pour l'Égypte avec Thot et, peut-être, le nom copte du Soleil.

On ajoutera encore que l'emploi de ce nom se comprendrait très bien dans le cadre de la mise en scène voulue par notre auteur. Le contexte immédiat insiste sur l'idée de lumière (*ac tunc illi radius qui primus emerserat colliniatae lucis nitore porrecto ipsius Iovis verticem luminavit*), ce

9. On doit également prendre en considération Augustin, *Civ. Dei*, IV, 11 : *ipse praesit nomine liberi uirorum seminibus et nomine liberae feminarum, ipse sit diespater, qui partum perducat ad diem*. Augustin critique ici les théories des philosophes, qui voient dans la multiplicité des dieux les aspects d'un dieu unique. Le texte d'Augustin est l'unique attestation de la forme *Diespater* selon le LLT-A, et on peut donc considérer Diespiter comme la forme légitime. Un catalogue plus complet encore est donné par G. Wissowa, « Diespiter », *RE*, Fünfter Band [Demogenes-Ephoroi], Stuttgart, 1905, col. 478-479, ainsi que par K. Strunk, « Vater Himmel. Tradition und Wandel einer sakralsprachlichen Formel », dans *Serta Indogermanica : Festschrift G. Neumann*, Innsbruck, 1982, p. 431-432, qu'on consultera en outre pour l'histoire du nom *Diespiter*, dérivé comme *Iuppiter* et Ζεὺς πατήρ du nom indogermanique du « Père Ciel ».

10. Au domaine étrusque, selon Capella, appartient le dieu Vedius (II, 142) qui serait lui aussi à identifier à Jupiter, même s'il a chez notre auteur une « valeur chthonienne » (L. Lenaz, *op. cit.* [n. 9], p. 75, n. 271).

11. Le TLG ne renvoie qu'une seule forme, Ἰουπιτής, au v. 1282 de l'épopée byzantine intitulée Ὁ Πόλεμος τῆς Τρωάδος (éd. Jeffreys – Papathomopoulos, Athènes, 1996), vers qui constitue une adaptation du v. 3125 du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure (éd. Constans, vol. I, Paris 1904, p. 158). La convention ancienne la plus fréquente pour parler, en grec, de Jupiter semble avoir été de le traduire par Ζεύς, son équivalent dans le panthéon grec : ainsi Plutarque, *Marcellus* 8, 7 (Φερέτριος Ζεύς) ; Dion Cassius XLIV, 11, 3, César répond à Antoine que seul Ζεύς est le roi des Romains ; Hérodien IV, 5, 7 fait dire à Caracalla que seul Ζεύς possède la royauté chez les dieux. Cette équivalence se trouve aussi dans l'épigraphie : cf. *SEG* XLV, 2195 (un ensemble de plats dédiés tantôt à *Iuppiter Zbeltiurdus*, tantôt Διεὶ Ζβελθιουρδῳ ; XLVII, 1788, une inscription de Perga honorant Ζεὺς Τάκιτος, c'est-à-dire l'empereur Tacite ayant accordé à la cité le statut de métropole ; XLVIII, 893 (culte de Ζεὺς Καπετώλιος à Augusta Traiana, moderne Stara Zagora). Jupiter peut également s'y trouver en latin, dans le cas d'inscriptions bilingues (*SEG* XLII, 646), ou bien ne voir traduits en grec que ses épithètes (*SEG* XXXI, 1069 : Κράτιστος Μέγιστος Φροντιστής, équivalent de *Iuppiter Optimus Maximus Tutor*). On trouve enfin une transcription de *Iovis* chez Dioscoride, *De materia medica* IV, 133 : Ἰόουις μάνους.

12. L'inscription d'*IG* II-III² n° 13161, –ιτηρ οὗ τάδε πάντα provient d'une pierre tombale et n'apporte rien à notre propos. Il faut probablement lire un nom, puis [ἐνθάδε κεῖται ἰη]τήρ : « [Untel, médecin, gît ici] : voilà tout ce qui reste de lui », comme suggéré par le *SEG* XXX, 306. La transcription grecque διες pour lat. *dies* est attestée dans les *Inscriptiones graecae Urbis Romae*, n° 434.

qui correspond à Jupiter dans son aspect de « père du Jour » (*diei pater*, cf. Varron, Aulu-Gelle, Macrobe, Servius : Aulu-Gelle précise *'Diespiter' appellatus, id est diei et lucis pater*). Par ailleurs, comme « Père » (cf. Platon, *Timée* 28 c 3 : nom divin commenté par Proclus, *In Timaeum* I, 299.21-300.13 Diehl), Jupiter occupe la fonction d'un Démiurge dont Arithmétique revendique d'être l'instrument (VII, 730) : Arithmétique est *fons* de la nature de Jupiter parce que c'est à travers le nombre, dans une perspective pythagorico-platonicienne, que le Monde est créé (*nec rebus mundanis ignorata* ***quas genui***).

Cette numérologie est fort répandue dans l'Antiquité grecque (on en trouve des exemples dans le manuel connu sous le nom de *Theologoumena Arithmeticae* [13]), mais tout particulièrement dans les milieux philosophiques et religieux : on pense notamment au philosophe néoplatonicien Théodore d'Asiné, dont les spéculations sur la valeur numérique du mot ψυχή, rabrouées par son maître Jamblique, ont pu être connues de Capella [14]. Tout ceci se marie donc bien avec les préoccupations présentes à l'esprit de notre auteur.

La suggestion d'Érigène demeure une alternative tentante, surtout en raison du contexte arithmologique [15], mais nous espérons que les arguments avancés feront dorénavant considérer *Diespiter* comme la solution la plus plausible à « l'énigme du 717 ».

13. *Theol. Ar*. p. 6.2-3 De Falco (μονάς = 361) ; 48.19-20 (κόσμος = 600) ; 86.21-33 (ἕν = 55). Sur le principe de l'isopséphie, cf. l'étude classique de F. Dornseiff, *Das Alphabet in Mystik und Magie*, Leipzig-Berlin, Teubner, 1922, part. p. 96-104.

14. Théodore d'Asiné, Test. 6 Deuse, p. 33.10-34.26 (= Proclus, *In Timaeum* II, 275.21-277.24). Les critiques de Jamblique sont transcrites par Proclus immédiatement après (II, 277.26-278.25) et reproduites par Deuse. Selon Irénée, *Haer*., I, 24, le nom d'Abrasax était employé par les Gnostiques comme équivalant numériquement à 365, soit le nombre des cieux de la Création (cf. Martianus, *Nupt*., I, 70 lui-même, qui paraît faire allusion à la même équation). Cf. encore l'écrit apocryphe chrétien *Première apocalypse de Jean*, note à 6, 2 dans l'édition Pléiade, p. 998 (*Écrits apocryphes chrétiens, vol. II, éd. publiée sous la direction de Pierre Geoltrain et Jean-Daniel Kaestli ; index établis par Jean-Michel Roessli et Sever J. Voicu*, Paris, Gallimard, 2005) à propos d'APNOYME (= ἀρνοῦμαι), « je nie », nom de l'Antéchrist équivalant à 666. Autres références et bibliographie données par J.-Y. Guillaumin dans son commentaire, *op. cit*. [n. 1].

15. La Monade est appelée ἀρχὴ ἀριθμοῦ par exemple dans les *Theologoumena arithmeticae* (p. 1.4 De Falco) : elle est « principe, milieu et fin de toutes choses » (*ibid*. 1.20). Le développement d'Arithmétique commence, comme il se doit, par la monade.